

François Bonal - Philippe Charvaz

ACCEPTATION GLOBALE

Une histoire de
généralistes.
+ la Valeur contre
une S.E. 74



Bural

SAMEDI PLUS



Lysiane Gagnon

La révolution rentable

■ Que sont nos révolutionnaires devenus? Hé bien, ils sont en grande forme et plutôt prospères, merci.

Bobby Seale, le grand militant du Black Power, s'est recylé dans le livre de cuisine pour yuppies Daniel Cohn-Bendit, du célèbre Mai 68, fait de l'argent en réalisant des documentaires sur les anciens copains de la révolution. Régis Debray, le Che Guevara français, poursuit une belle carrière de haut-fonctionnaire. Jerry Rubin, le héros de l'anti-Vietnam, a changé de case; il milite maintenant en faveur des lofts, du jogging et des vitamines, bref de tout ce qui constitue la panoplie du jeune professionnel urbain en ascension sociale.

L'autre jour, Eldridge Cleaver, l'ancien chef des Black Panthers, s'est fait arrêter pour avoir passé sur un feu rouge. Le policier s'avance, le reconnaît: « Hey, Eldridge, me replaces-tu? Moi aussi j'étais dans les Panthers! ». De la guérilla urbaine à la police: pas mal, comme parcours. Et Cleaver? Il dessine des vêtements haut de gamme, et il vote républicain.

Ici aussi, nos révolutionnaires ne s'en tirent pas trop mal. Les anciens partisans du « socialisme d'ici » sont généralement quelque part dans la fonction publique à \$50 000 par année, à moins qu'ils ne travaillent dans la haute finance. Les anciens fequites sont devenus éditeurs, éducateurs, conseillers en communication, quand ils ne sont pas carrément dans les affaires.

Tout ce monde à son REA, son condo ou sa coop rénovée, sa table à l'Express, son emploi syndiqué à vie et son abonnement au Nautilus, et l'engagement le plus douloureux de l'année consiste à savoir s'il faut retourner en vacances au Venezuela ou essayer quelque chose de nouveau comme le Kenya.

Le seul qui soit en quelque sorte revenu à son point de départ, c'est Pierre Vallières, l'auteur des « Nègres blancs d'Amérique »: d'abord séminariste chez les Franciscains, ensuite intellectuel de gauche, ensuite apôtre de l'Indépendance et théoricien de la lutte armée, après quoi il y eut une petite pause à l'ombre, laquelle fut suivie d'autres périodes: la période retour à la terre (élevage de moutons dans le champêtre comté de Charlevoix), la période du virage technologique (via un poste de prof à l'UQAM) et la période du militantisme gai... Aux dernières nouvelles, Vallières était revenu à la religion (qu'il n'avait peut-être au fond jamais quittée): il a redécouvert le Christ et vit dans une communauté de base qui s'inspire de l'idéal franciscain. Après la première communion, la communion solennelle, la communauté, le communisme et la commune... la communauté de base!

Sympathisons avec les anciens révolutionnaires devenus yuppies pour lesquels deux jeunes auteurs viennent d'inventer un nouveau terme, RG pour Refus Globalistes: « Toujours à la recherche de leur moi profond, écrivent François Benoit et Philippe Chauveau, ils souffrent du Syndrome du Caméléon qui les pousse à se confondre avec chaque nouveau milieu qu'ils rencontrent. On peut les suivre assez facilement: quand un RG change d'idéologie, il change de chemise, de rideaux et de coupe de cheveux. Pour s'habituer à l'anxiété qui accompagne le changement, les RG ont recours à une solution très simple: ils sont un gros groupe, ils ne changeront qu'en groupe. »

Nous y voilà: cette génération du baby boom (les 30 à 45 ans) a pour elle la force du nombre. Elle sera toujours majoritaire. C'est elle qui aura toujours le haut du pavé.

Trainant derrière, en plus petit groupe, flottant d'une jobine à l'autre, ignorés, résignés, habitués à se faire traiter d'illettrés par les anciens du cours classique et d'horribles réactos par les Héroïques Vétérans des manifs Anti-Vietnam et de la Crise d'Octobre, les jeunes, dits les AG, pour Acceptation globale, se défendent comme ils le peuvent: avec un humour caustique et féroce.

Benoit et Chauveau sont (contrairement aux yuppies qui, même à 40 ans, tiennent mordicus à passer pour des « jeunes », de vrais jeunes: autour de 25 ans, l'un écrit des textes humoristiques pour la radio, l'autre est éducateur à Pinel.

Ils viennent de publier, chez Boréal, un petit bijou de livre, ou un humour décapant, allié à une bonne culture politique et à un impitoyable sens de l'observation, leur permet de broser du nouveau conflit des générations un portrait exact et hilarant. Le titre pastiche le fameux manifeste de Borduas: « *Acceptation globale* ». Le Refus global, c'était pour les aînés. Les jeunes, eux, acceptent n'importe quoi: ont-ils seulement le choix?

Vue par eux, « la grande famille québécoise ressemble à un bon mélodrame du XIXe siècle; les parents (les Modernistes Globalistes ou MG) ont travaillé et amassé, les enfants (les RG) ont dilapidé la fortune, et les petits-enfants (les AG) héritent des dettes. »

« Rejeton d'un MG très occupé à construire le pays et cadet d'un RG s'appliquant à vivre son adolescence, écrivent-ils, le AG se trouve plus souvent qu'à son tour avec la gardienne. Petite différence avec les bonnes d'antan, la gardienne peut se brancher à n'importe quelle prise de courant de 110 volts. Pour le AG et la télévision, une longue histoire commence.

« Le AG grandit... entre les professeurs qui cherchent à le divertir et la télévision qui veut l'éduquer. Il a pu essayer les 4 647 programmes-cadres, les 12 772 recommandations et les 400 754 avis que les fonctionnaires du ministère de l'Éducation, en pleine efflorescence, inventaient chaque année. Les enseignants décidèrent de participer eux aussi à ce renouvellement. Ils ont basé leur enseignement sur 'le vécu, l'expérimentation en milieu réel et la répétition', pour inculquer aux élèves certaines valeurs sociales. Leur dévouement a très bien servi. Les AG ont pu tout apprendre sur les stratégies syndicales, les grèves sauvages et la désobéissance civile. S'ils n'étaient pas encore assez âgés pour prendre une part active à ces pédagogues, ils l'étaient suffisamment pour en faire les frais. »

Pour la génération des acteurs de la Révolution tranquille, nos auteurs ont quelque indulgence, comme on en a envers ses vieux parents. C'est la génération des RG qui en prend pour son rhume.

« En 1976, écrivent-ils, le PQ est élu. Le premier mouvement d'euphorie passé, les RG ont compris quelle immense erreur ils venaient de faire: pour la première fois de leur vie, ils se retrouvaient « pour ». Ils ne se sont pas encore remis de ce coup du sort. En attendant le jour bienheureux où une défaite du PQ remettrait le monde à l'endroit et où ils pourraient repartir de le remettre à l'envers ou vice-versa, les RG se sont attachés à leurs stricts besoins naturels, tels que l'argent, la nourriture européenne, la qualité de la vie, le condominium, la Volvo... Ils ont les cheveux courts mais la dent toujours aussi longue. À la suite de leurs luttes sociales, ils ont la sécurité d'emploi et d'excellents salaires. Mais la nostalgie s'est à jamais installée dans leur âme et on peut souvent les voir, atablés à une terrasse devant un Perrier-citron ou un blanc-cassis, regrettant le bon vieux temps où ils pouvaient être « contre » avec tout le monde. En attendant, ils peuvent toujours s'en prendre au service et faire renvoyer le serveur par le patron qui est un ami de longue date. » Et vlan!

Que vous soyez MG, RG ou AG, ce livre vous concernera! Les AG y trouveront, en prime, un manuel de « survie » et un guide sur la façon de demander un emploi. C'est drôle, mordant, cynique, subtil. Et excessivement intelligent.

ÉDITORIAL



Jacques Dufresne

Varia

Encore les jeunes! Samedi dernier, Lyliane Gagnon revenait sur la question de l'accès des jeunes aux emplois du secteur public. La situation qu'elle dénonce, est insupportable. On le sait depuis bientôt dix ans, mais il faut continuer d'en parler dans l'espoir qu'un jour quel qu'un passera aux actes.

Pour se distraire en attendant cet heureux moment, et pour hâter sa venue, on peut lire *Acceptation globale*¹⁾, le livre le plus rafraîchissant depuis *Le Motus*. Lecture faite, j'ai une proposition à formuler: qu'à partir de cette année, un pourcentage significatif de la masse salariale du secteur public soit réservé à des emplois pour les jeunes. Cette mesure de salut public ne serait évidemment pas négociable et aurait prévalence sur toutes les dispositions des conventions collectives.

J'espère que tous les jeunes en état de lire un essai se feront un devoir de lire *Acceptation globale*, pour former ensuite le syndicat des lecteurs dudit livre, lequel se transformera en un front peu commun, qui négociera pour eux une convention historique.

Transplantation. On fait actuellement sur des chiens des expériences consistant à greffer

des têtes sur des corps. Un de mes amis, médecin, est persuadé que, pour rendre cette intervention acceptable aux humains, il suffirait de la présenter comme la greffe d'un corps sur une tête.

L'analyse de certains tableaux anciens, montrant des têtes séparées du corps, révélerait que, pendant quelques secondes, le cerveau fonctionne normalement dans ces étranges conditions. C'est ainsi que la tête de Louis XVI, exhibée devant le peuple, aurait eu pleinement conscience du spectacle dont elle était le clou. Pour pouvoir ensuite greffer cette royale tête sur un corps républicain, il aurait fallu la congeler immédiatement après le guillotinage.

Piégeage. L'émision *Le Poiv* nous donnait récemment un aperçu de l'habileté de nos braconniers. Voici une de leurs méthodes pour attraper un chevreuil: on attache à une branche solide une corde, au bout de laquelle on suspend une pomme ayant un bouquet de gros hameçons à la pièce du cœur. Le chevreuil saute sur la pomme et reste accroché aux hameçons jusqu'à ce que le rusé trappeur vienne l'achever.

Avec des méthodes de ce genre, un braconnier de l'Estrie a pu capturer 250 chevreuils des-

tinés au commerce illégal. Selon le docteur Pierre Olivier, vétérinaire à Plogois, le citoyen en question a été condamné à une amende de 400\$.

Comme il est ensuite allé en appel à deux reprises, l'amende n'a même pas couvert le coût des timbres requis par les procédures. Résultat final: bilan positif pour le tortionnaire d'animaux, négatif pour l'innocent contribuable.

Incidentement, le docteur Olivier est le directeur fondateur d'une clinique pour gros animaux où les bêtes sauvages blessées et abandonnées sont traitées bénévolement. Ne devrait-on pas imposer aux braconniers tortionnaires et commerçants des amendes dignes de ce nom, qui serviraient à soutenir des entreprises comme celle du docteur Olivier?

Shampooing. Pour faire les tests requis par le milieu marchand d'un nouveau shampooing, il faut faire souffrir, avant de les tuer, plus de mille animaux de laboratoire. Il y aurait actuellement plus de 250 shampooings sur le marché. Le progrès de l'humanité exige-t-il qu'on invente mille autres shampooings avant la fin du siècle?

Féminisme. Personne, parmi

les féministes, ne semble s'être avisé du fait que les notes, les rangs, les prix d'excellence ont disparu des maisons d'enseignement au moment précis où les filles s'emparaient des premières places. Faut-il voir là un effet de la subtile bonté des femmes; de ces femmes qui pressent plutôt à mettre leur supériorité en veilleuse, à désirer avoir la satisfaction de voir briller l'homme qu'elles aiment?

Éducation. La réforme lue par les auteurs de *Acceptation globale*: «Les enseignants et le personnel de soutien, sous peine de la même ardeur pédagogique, ne vouleront pas être en reste. Ils décideront de participer eux aussi à ce renouveau. Ils ont basé leur enseignement sur le «vécu, l'expérimentation en milieu réel et la répétition, pour inculquer aux élèves certaines valeurs sociales. Leur enseignement a très bien servi. Les AG (sigle désignant les membres de la génération de l'acceptation globale), ont pu tout apprendre sur les stratégies syndicales, les grèves sauvages et la désobéissance civile. Si les AG n'étaient pas suffisamment âgés pour prendre une part active à ces pédagogies, ils l'étaient suffisamment pour en faire les frais.»

(1) Ronald Gagné.

LA VIE EST BIEN PLUS DRÔLE QU'ELLE N'EN A L'AIR

PAR JEAN-ROCH BOIVIN

On peut être grand écrivain et savoir mal vendre ses talents. Ailleurs qu'au Québec, on comprend cela. Ailleurs existe ce qu'on appelle des «agents littéraires», dont la spécialité est de connaître les milieux de l'édition et d'agir comme des courtiers en «valeurs littéraires». C'est ainsi qu'un écrivain natif d'Ottawa s'est retrouvé millionnaire avant même la parution de son livre. Encore fallait-il que ce soit une «valeur littéraire» exceptionnelle. Il suffisait alors de vendre les droits à l'un des gros éditeurs américains (Knopf) pour que de partout les enchères montent. Ce qui nous vaut de connaître cet auteur canadien... par la France.

N'avons-nous donc pas de gros éditeurs? J'en connais un pourtant qui a acheté les droits des *Mémoires* de Nixon. Un autre qui a versé 100 000\$ d'à-valoir à René Lévesque pour coucher ses confidences sur papier. Mais ce n'est pas cette histoire de gros sous et de stratégie de marketing qui m'incite à me joindre à la diatribe générale qui a salué la parution d'un roman remarquable pour lequel l'étiquette de polar, de thriller ou de roman d'espionnage serait limitative, bien que tout cela y soit, et plus encore: Red Fox, Anthony Hyde (Seuil, 412 p., 19,95\$). Par amitié, par fidélité à son passé, Robert Thorne accepte de partir à la recherche du père adoptif de son ex-fiancée, un diplomate américain qui aurait fait fortune dans le commerce des fourrures avec les Russes avant la guerre. Il nous entraîne à Washington, à Paris, à Leningrad, à Halifax, à Toronto, et j'en passe. Puissance d'évocation des lieux et des atmosphères (pluie, neige et brouillard), finesse de l'analyse psychologique (le père du narrateur ne s'est-il pas suicidé?), savante démythification des jeux de la CIA et du KGB, complexité et subtilité de l'intrigue (l'ombre des Romanov plane jusqu'à la dernière ligne), Anthony Hyde nous donne un premier roman de la classe des Le Carré ou, mieux encore, des Graham Greene.

La Maison du Remous, Nicole Houde (la pleine lune, 188 p., 10,95\$). Histoire de filles et de mères, à Saint-Fulgence, «village improbable» comme le pays, sur les bords du Saguenay majestueux. Laetitia prendra charge de la famille de dix enfants, quand sa mère mourra d'éclampsie. À son tour, elle aura sa tralée. Toute sa vie, elle rêvera d'une «chambre peinte en rose et d'une journée



de bonheur». Elle ne connaîtra que la violence constante de la misère physique et morale. Une vie passée à laver le plancher, le sang et les vomissements des femmes condamnées à donner la vie... L'impossible tendresse fait basculer les mots, creuse un fossé entre les gestes. Laetitia apprendra à se servir de la «strap» accrochée au même clou que le calendrier de la Vierge et l'apprendra à sa fille Juliette quand la force viendra à lui manquer. Dans ces contrées perdues au pays de la grande noirceur, la misère morale tue et enferme. Dans les dialogues, éclate constamment la rudesse d'un langage qui n'a pas de mots pour dire «je t'aime», cependant que la narration se fait incantatoire décrivant l'épre beauté de l'inévitable révolte contre l'ignorance et la brutalité.

Amorosa, Monique Larouche-Thibault (Boréal, 122 p., 7,95\$). «Donc, Gaétan, il m'avait envahie, était allé se loger là où vous le devinez. Je ne pouvais pas savoir moi, que je... que... je jouirais.» Voilà pour le ton et voilà posé le problème. Amorosa se retrouve dans la salle d'attente d'une clinique d'avortement. Il y a là quatre femmes dans la même situation qu'elle. L'Élégante, la Boutonneuse, la Tanagra, la Grosse Toffe. Quatre chapitres en flash-back nous racontent comment elles en sont venues là. Puis, nous assistons à l'avortement d'Amorosa et à son retour à la vie «normale». Comme

dans *Quelle douleur!*, l'auteure parle des choses graves de la vie avec une belle candeur, une tendresse ironique pour ses personnages qui les rend plus grands que leurs malheurs. Son portrait de ces cinq femmes amoureuses de l'amour nous montre que la vie est bien plus drôle qu'elle n'en a l'air.

Acceptation globale, François Benoit et Philippe Chauveau (Boréal, 128 p., 7,95\$). Sous-titre: *Une histoire de générations: «Ta Voie contre mon B.S.»* Cette jeunesse que l'on accuse d'être informelle, amorphe, conformiste, réactionnaire, matérialiste, et surtout de ne pas savoir écrire, voilà qu'elle prend la plume (l'ordinateur?) pour faire le méchant portrait des générations en place. Les MG (modernistes globalistes) ont acquis une place enviable dans la société, au nom de la religion du progrès qui chassait l'autre. Les RG (refus globalistes), après avoir fait toutes les révolutions tranquilles, la sexuelle y compris, avoir érigé la contestation en système et la sécurité d'emploi en droit, se sont attachés à la «maîtrise de leur nombril». Lecture indispensable, surtout pour les AG (les 20 à 30 ans): ça leur mettra des mots dans la bouche. Ce que ni la télévision qui voulait les éduquer, ni leurs professeurs qui voulaient les divertir, n'ont su faire. Petite histoire du Québec récent revue et corrigée par les enfants du vidéo-clip héritiers du confort et de l'indifférence de parents qui se croyaient des enfants-fleurs et en voulaient de pareils.

De la parole aux actes, Pierre Perrault (L'Hexagone, 431 p., 19,95\$). «Ce que notre temps n'a pas eu le temps de construire semble déjà inhabitable pour nos fils» écrit le poète, essayiste et cinéaste. Déjà publiés, ces textes ont tout intérêt à être collectionnés, pour qu'un jour puissent y avoir accès les AG de l'improbable pays... Homme de vision, Pierre Perrault donne tout son poids de mots à cet espace jamais conquis qui nous déserte quand nous croyons l'habiter.

La civilisation chinoise, Michel Guay (L'Homme, 270 p., 15,95\$). Ne serait-ce que pour les 55 photos en couleurs et en noir et blanc des pièces exposées à Terre des Hommes, ce livre vaut l'achat. Mais tous ces beaux objets ont beaucoup plus à dire que ne peut en révéler la simple contem- plation: ils parlent vraiment du Céleste Empire. M

LECTURES EN VRAC

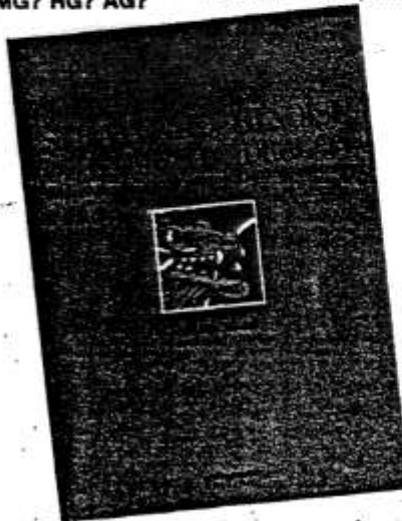
Par Michel Dumas
(Collaboration spéciale)



Pour saluer l'exposition Chine: Trésors et Splendeurs, j'ai relu le court essai que l'historien d'art Elie Faure consacre à la Chine, *L'âme chinoise, ou humain trop humain*, dans *D'autres terres en vue* (1933, livre de poche no. 5446). Pour Faure, la Chine est une société "toute entière tournée vers son propre passé, marchant comme à reculons, s'acharnant à freiner l'évolution des esprits par des institutions soumises à des lois éternelles..." (p.138). Une société où règne "trois cent règles de cérémonial, trois mille règles de conduite... ne laissant nulle place aux initiatives, le social tout" (p.139). Rigidité et culte du passé qui explique en grande partie le retard phénoménal accumulé par la Chine dans presque tous les domaines. Bien des choses ont pourtant changées depuis que Faure a écrit ces lignes; particulièrement depuis la mort de Mao (1976) et

l'arrivée au pouvoir de Deng Xiaoping (1978). En outre, la lutte des classes n'est plus considérée comme un dogme, et on assiste à un processus de "décollectivisation" où le marché libre et l'exploitation familiale ont droit de cité. Jusqu'où la Chine pourra-t-elle faire "l'absorption en douceur du capitalisme" tout en maintenant la structure politique actuelle du parti unique? C'est à cette question, et à bien d'autres aspects remuant la Chine contemporaine, que s'intéresse dix sinologues-six français et quatre japonais dans *Stratégie Chinoise ou la mue du dragon* (Editions Autrement, 1986). Lecture qui pourrait être fort pertinente complétée par un autre numéro récent de la revue *Autrement*, consacré celui-là à la capitale chinoise *Pékin* (1986). Fort de ses lectures, on pourra toujours aller admirer les trésors artistiques du passé de cette vieille civi-

lisation... qui pense plus que jamais à l'avenir.
MG? RG? AG?



Le saviez-vous? On peut diviser en trois grands groupes les générations qui se sont succédées au Québec depuis 1945: les *modernistes globalistes* (45 ans et +), les *refus globalistes* (30-40) et les *accepteurs globalistes* (20-30). En gros: les MG, pris d'une furie missionnaire, ont modernisé de fond en comble un Qué-

bec moyenâgeux, créant ainsi richesse et emplois. Leurs progénitures, les RG, se vautrent aussitôt dans cette richesse pour s'accrocher ensuite, comme des malades, à leur sécurité d'emploi.

Et ce, tout en étant, à partir de l'âge de raison, féroce-

ment contre toutes les valeurs tenues en estime par leurs aînés. Lorsque, privé de tout poids démographique, les AG (dont, comme les auteurs de cette théorie, je suis) se pointent le museau, ne reste que des miettes qu'ils s'empressent d'accepter faute de mieux. Voilà ce que nous expliquent avec un humour coriace, François Benoit et Philippe Chauveau dans *Acceptation globale* (Boréal, 1986). Cet humour ne devrait toutefois pas nous faire oublier le sérieux du propos et la colère qui gronde en filigrane. Mais on est AG, ou on l'est pas. Et lorsqu'on est AG même la colère la plus légitime se dissout dans l'acceptation globale...

We'll take whatever we can get, Quebec youth cry

ACCEPTATION GLOBALE

By François Benoit and Philippe Chauveau
Boreal Express
121 pp. \$7.95

By BENOIT AUBIN
of The Gazette

Anyone who picks up this book expecting to find even a remote resemblance to *Fetus global*, the storied revolutionary manifesto that launched modern Quebec, is in for a surprise.

Acceptation globale is a bitterly funny and deadly accurate short-cut in French through the last 40 years of social and political evolution in Quebec, leading straight to the economic and cultural woes of its young people.

Modern Quebec, the authors say, is the product of three successive generations. The first of these stirred up the Quiet Revolution of the late 1950s and early 1960s. Intellectuals, socialists and national-

ists, the young people of the day turned Quebec into a big bowl of cherries for the next generation, the post-war baby-boomers.

The baby-boomers, while claiming to be revolutionaries who questioned or even rejected the status quo, metamorphosed *en masse* into young urban professionals — the dread yuppies, as they are called in English parlance. And, argue the authors, they have kept all the cherries for themselves. They are still licking their fingers today, satisfied that they deserve everything they have.

In walks the third generation, the real youth of today (since the yuppies by now are beginning to settle down into the 40s age bracket), and what do they get? The pits, of course.

The big question posed by *Acceptation globale* is this: Is there life before 30?

"Youth is not what it used to be," write François Benoit and Philippe Chauveau (who are both under 30). In the eyes of the older genera-

tion, the yuppies, "We have become everything that was wrong 10 years ago: youth is apolitical, egotistic, opportunistic, americanized, corporatist and conservative, even — shame — in its sex life.

"Therefore, we have been branded awful, and dumped in a dung-heap, forgotten."

Fetus global was an angry, revolt-driven manifesto issued in 1948 by Quebec's famous painter Paul-Émile Borduas, just before he got fired from his job as a teacher and left in exile for Paris.

A privately published collection of protest essays and plays, *Fetus global* exorcised the oppressive intellectual climate of the day, a priest-ridden, Duplessis-run post-war Quebec. It became the intellectual cornerstone of the summer-long Quiet Revolution.

Thirty-eight years later, the two authors turn *Fetus global* upside down to blast the oppression imposed on their generation by the egotistical and complacent baby-boomers, who have eaten up all the

space, taken all the good jobs, seized control of the media and the arts and made everybody believe that their experience is the only thing that matters.

Thus, the plight of today's young, robbed of everything including the right of being young.

"You finally find an affordable flat in a semi run-down district, and, suddenly, your street fills up with European cars, and Chez Joe, patisseries (fric) becomes 'Le Luxem-bourgeois,' and there are three registered letters waiting for you at the post office, and it is time to move on," says *Acceptation globale*.

Today's youth watched their elders wage a sexual revolution (among several other revolutions), and, come their turn, they are stuck with the fallout: herpes, chlamydia, AIDS.

"Revolutions," Benoit and Chauveau conclude, "are made only to improve the lot of those challenging the social order."
"Marching under the banner of

global refusal, they (the yuppies) have surreptitiously laid their hands on everything, saying it was rightfully theirs: freedom, and the means to afford it. In short: the money."

Acceptation globale was published three weeks ago and immediately shot up the Quebec best-seller list.

It has several of the qualities that popular success of *Real Men Don't Eat Quiche* and *The Anglo-Quebec Guide to Survival in Quebec*, books which the authors confess they took as their model.

A sociological essay written in a humorous tone and developed by a team — in this case by two writers and a cartoonist — is a novelty in French Quebec. *Acceptation globale* is another sign that humor has become the favorite genre of the new generation of Quebec artists, who have left the militant chanson-yemenesque and wretched literatures of yesterday way behind them.

The writing is fast-paced, efficient, sometimes glib. It spurs the reader to the complacent verbosity that plagues most Quebec books. In that respect, *Acceptation globale* is very modern, a piece of work very American.

To fight the previous global refusal generation, we must accept. Accept being conservative, anti-centred, egotistical, career-oriented, cynical and highly schooled," the authors conclude.

All that in the hope that we can one day afford to buy a saw to throw down the coconut tree on top of which they cling to their privileges.

The only difference between Borduas and us," they confess, "is that we have written our manifesto solely to pocket the royalties."

Read *Acceptation globale* and choose one of the following conclusions:
Never trust anybody over 30.
Never trust anybody under 30.
• Benoit Aubin is a Gazette reporter.

Avant la Révolution tranquille

NOTES DE LECTURE

PAUL-ANDRÉ COMEAU

James Iain GOW, *Histoire de l'administration publique québécoise (1867-1970)*. Les Presses de l'Université de Montréal, 1986, 441 pages
François Benoit et Philippe Chauveau, *Acceptation globale*. Editions du Boréal, Montréal, 1986, 121 pages

■ Le Devoir, samedi 16 août 1986

LA PUBLICATION des trois rapports des « sages » mandatés par le gouvernement du Québec, au tout début de l'été, a complètement bouleversé les habitudes douillettes des salles de rédaction en cette période de l'année. Les tribunes libres ont été constamment occupées par une vague de réactions, de commentaires, de critiques envers les projets mis au point en quelques mois par ces sages identifiés avec un humour très sain aux mages d'une ère nouvelle. Au fil des semaines, quelques ouvrages se sont accumulés sur ma table de travail dont il aurait été plus normal de rendre compte bien avant.

Deux de ces ouvrages représentent curieusement et sur des modes très différents des contributions importantes au débat majeur engagé par cette tentative de redéfinition du rôle, à tout le moins de l'emprise de l'État dans notre société. Mise en perspective critique et systématique de la construction de l'appareil gouvernemental du Québec, pamphlet ironique et caustique de la société des années 80 : l'un et l'autre titre projettent un éclairage différent sur ce qui sera vraisemblablement l'enjeu majeur des prochaines années, du moins au chapitre des idées.

James Iain Gow poursuit depuis bientôt vingt-cinq ans des recherches impressionnantes sur l'administration publique du Québec. Attaché au département Science politique de

l'Université de Montréal, ce chercheur a publié, il y a quelques mois, un ouvrage impressionnant où il brosse l'histoire de ces structures administratives et gouvernementales dont s'est peu à peu doté le Québec, depuis 1867 jusqu'à 1970.

Il ne s'agit pas d'une histoire qui se contente d'établir des jalons, même si le professeur Gow distingue quatre grandes périodes dans ce cheminement vers la mise en place d'un appareil administratif qui place le Québec sur un pied d'égalité avec la plupart des autres sociétés occidentales. Ces périodes recourent heureusement les séquences de l'histoire électorale du Québec : mise en place de l'État (1867-1896) ; règne libéral et rôle supplétif de l'État (1897-1936) ; vers l'établissement de l'État-providence, sous le mandat de l'Union nationale (1936-1959) ; enfin, l'achèvement de cette lente édification (essentiellement, la révolution tranquille sous Jean Lesage et son prolongement au retour de l'Union nationale).

Avec une minutie qui laisse supposer des années de recherche, Iain Gow structure sa démonstration autour des programmes mis en oeuvre par l'État, là où les fonds publics sont investis. Ses conclusions obligent à remettre en question un certain nombre d'idées qui circulent actuellement, portées sur les ailes d'une idéologie à peine apprivoisée et dont tout le monde se réclame avec une quasi-gourmandise. On constate en effet que, durant le siècle couvert par cette recherche, le Québec a constamment trainé de l'arrière par rapport à ce qui devient maintenant le modèle de référence obligé : l'Ontario. La situation s'est peut-être inversée au cours des quinze dernières années. Ce serait l'objet d'une autre recherche qui obligerait sans doute à « relativiser » un certain nombre de jugements à l'égard des résultats d'une appropriation et d'une adaptation de certains éléments du modèle social-démocrate.

La démonstration du professeur Gow s'avère aussi des plus précieuses en regard d'un certain bagage d'idées reçues qui attribuent à la Ré-

volution tranquille le démarrage effectif de toutes les politiques sociales et interventionnistes de l'État du Québec. Déjà, le politologue Daniel Latouche, de l'Université McGill, (« La vraie nature de la Révolution tranquille ») avait remis en question ce postulat qui a été érigé au rang de dogme historique. M. Gow, chiffres et programmes à l'appui, démontre, au contraire, comment cette fonction étatique s'est dessinée et implantée dès la fin de la Seconde guerre mondiale, sous le gouvernement de l'Union nationale. Il y a là une dimension iconoclaste à peine voilée qui scandalisera, mais qui incite à remettre en question les théories qui supposent l'existence de changements brusques, de mutations spontanées.

Il sera désormais impossible de se prononcer sur tous les problèmes d'allègement des structures gouvernementales, de modification du rôle de l'appareil administratif sans faire référence à l'étude fondamentale de James Iain Gow.

Dans un tout autre registre, un petit ouvrage a été lancé à la fin du printemps qui constitue une introduction révélatrice au monde des moins de 25 ans. François Benoit et Philippe Chauveau présentent dans leur *Acceptation globale* une vision du monde aux antipodes des thèses et des dogmes qui ont bercé la génération de la Révolution tranquille.

Dans un style franchement provocateur, plein d'humour, ces deux auteurs expliquent comment une génération marquée par la plaie d'un chômage institutionnel, par la prolifération des *jobbines*, n'a que faire des idées et des rêves qui ont fait les belles heures de l'aventure péquiste et de ses lendemains.

On rira à parcourir ce petit livre. Mais le rire cède vite la place à une interrogation anxieuse sur le sens et la portée des valeurs que suppose une telle acceptation globale. Est-il besoin de préciser que ce titre prend le contre-pied du célèbre *Refus global* ? C'est une lecture obligatoire pour tenter de comprendre, à tout le moins de deviner l'orientation qui se dessine pour toute une génération.